

XYZ. La revue de la nouvelle

Une créature parfaite

Thérèse Marchand



Numéro 104, hiver 2010

Chefs-d'oeuvre inconnus : nés de la folie, de la douleur, de la hantise, du désir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61315ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marchand, T. (2010). Une créature parfaite. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (104), 37–41.

Une créature parfaite

Thérèse Marchand

CLAUDETTE tricotait depuis sa tendre enfance.

Au couvent, à l'âge où les fillettes regardent pousser leurs boutons, on lui avait enseigné l'art de fabriquer des chaussettes. Elle n'obtint guère de succès avec ses premières productions : son père, pour qui elle s'exerçait à cet art délicat parce que c'était le seul homme qu'elle connaissait, ne porta jamais ses chefs-d'œuvre. L'odeur de sainteté des religieuses lui semblait-elle inconvenante pour camoufler celle, plus naturelle, de ses pieds ? Elle le crut longtemps, jusqu'au jour où il lui avoua timidement que ce rouge cru ne lui allait pas du tout. J'ai dit que c'était le seul homme dans sa vie ? Erreur. Et l'aumônier du couvent ? Hélas, Claudette avait deviné très tôt qu'il devait être chaudement chaussé, ce qui se vérifia lors d'une visite impromptue qu'il fit à la surveillante-professeure-de-tricot. Horreur ! Il portait des chaussettes rouges avec une soutane noire ! Aspirait-il au cardinalat ? Les bonnes sœurs y rêvaient-elles pour lui ? Secret des dieux que celui-là.

Elle quitta le couvent à quatorze ans, bourgeonnante ; manifestement, elle serait une femme, ce qu'on avait pris soin de lui cacher là-bas. Abandonnant la fabrication des chaussettes, elle se lança dans celle des mitaines, ouvrages plus complexes, à cause du pouce évidemment. La multitude des coloris trahissait l'instabilité et la diversité de ses goûts. Mais elle avait le coup de main : les menottes de ses frères et sœurs s'y glissaient comme dans un gant.

Son instinct maternel se réveilla tout doucement quand elle commença à gagner quelques dollars comme gardienne. Ah, qu'ils étaient appétissants et charmeurs les petits anges qu'elle torchait allègrement ! Elle s'en serait bien chargée à longueur de journée mais sa mère, qui avait mis un terme à sa propre production en accouchant de jumeaux, un garçon et une fille, la ramena au logis. C'étaient les plus beaux poupons du monde et ils devinrent vite le centre d'attraction de tout le

voisinage. Il fallait profiter de cet intérêt. Claudette redoubla donc d'ardeur et les habilla des pieds à la tête de mignons vêtements que, ma foi, on admirait presque autant que les petites créatures. Enfin on reconnaissait son talent. Et on profita de sa grande habileté manuelle pour lui confier la tâche délicate de langer un bébé, de le faire manger... Entre deux bordées de merde et tout en rêvassant, Claudette continua de faire bouger ses doigts. Elle tricotait maintenant en jaune, en vert. En vert, surtout. Et même une fois, succombant à son instinct de vengeance, elle essaya le brun. L'époque du maternalisme bénévole était révolue, il fallait désormais penser à son avenir, passer à l'action.

Elle se mit aux foulards. Existe-t-il meilleur moyen de s'attacher un garçon ? Elle tricota des mille et des mille de mailles, tirait sur la laine, diversifiait les modèles, les procédés, variait les thèmes, mais rien ne venait. Rien de solide. Que du menu fretin d'un soir, habitué sans doute à cette tactique un peu usée. Le même motif revenait en leitmotiv dans ses productions, c'était devenu plus lassant qu'excitant.

Elle s'attaqua donc à des morceaux plus imposants : les chandails. Offerts avec un regard enveloppant, ils gardaient bien la poitrine au chaud, mais hélas, laissaient froid tout le reste de ces messieurs.

À vingt-trois ans, Claudette comprit enfin qu'il devait y avoir d'autres trucs. Trop obnubilée par la solide formation reçue au couvent, elle avait, de toute évidence, emprunté la mauvaise voie. Elle abandonna donc tous ces moyens par trop voyants et fit retraite pour réfléchir. La conclusion lui apparut soudainement : pour trouver comment faire, il n'y avait qu'à regarder comment les autres s'y prenaient.

Trois mois durant, elle observa la vie folle et compliquée des filles qui cherchent, prêtes à tout offrir parce que ne sachant pas quoi exactement. Comme il n'y a rien de moins subtil qu'une fille qui cherche, elle vit rapidement le jeu et le trouva dégradant. Elle fit semblant de s'y prêter, mais cette activité ne convenait guère à son tempérament. De guerre

38 lasse, après avoir ajouté à son éducation l'art de danser, de

sourire, de minauder, de parader, elle renonça à ce monde du spectacle et prit l'héroïque décision de rester sur sa faim. Elle y gagna un confortable embonpoint qui lui allait à ravir. Personne ne s'y attaquait.

À vingt-six ans, bien installée dans un célibat reposant, Claudette reprit la trame de sa vie passée. Ayant quand même tiré profit de son expérience, elle choisit cette fois le crochet. Beaucoup plus rapide que l'aiguille, le crochet ! On pouvait travailler plus à l'aise, en rêvassant, sans besoin de compter, recompter ou rattraper les mailles qui filent. Elle assumait sa nouvelle personnalité en commençant par des châles. Quoi de plus féminin qu'un châle, qu'on rattrape négligemment quand il vous glisse comme un frisson dans le dos, qui cache des charmes qu'on pourrait, un jour, montrer, qui sert d'armure ajourée derrière laquelle on peut se barricader ! Elle en crocheta des dizaines et les offrit à qui en voulait : les membres de sa famille d'abord, puis les amies, les amies des amies. On sentait dans son œuvre l'influence des trois années de vie publique : il y en avait pour tous les goûts, tous les genres, toutes les occasions, toutes les intentions secrètes. Quelqu'un lui suggéra un jour d'en faire commerce. Servir d'entremetteuse ? Jamais ! Elle voulait bien donner un petit coup de main, munir ses congénères de ce qui remplaçait désormais le mouchoir échappé, mais vendre cela, cette part de rêverie qu'elle emberlificotait dans sa laine ? Jamais !

Si captivante fut-elle, cette vie de châlière devint un peu frustrante à la longue, d'autant plus que la gent féminine qu'elle connaissait se trouvait désormais bien pourvue. Elle feuilleta avec un regard nouveau les catalogues et les cahiers de patrons dans lesquels elle avait puisé son inspiration jusqu'à maintenant, et alors, elle réalisa que le crochet était un instrument d'une souplesse infinie, qui se prêtait à toutes les fantaisies. On pouvait créer des poupées, ou des petits bonshommes à offrir aux enfants. Ou aux adultes. Crocheter n'importe quoi, à vrai dire.

L'idée s'installa très rapidement en elle. Je n'ai pas su accrocher un homme, je m'en crochèterai un. Quoi ? Ce n'est 39

pas plus stupide que de ramasser la poussière sous son lit ! Le sien serait plus consistant, aurait plus de volume, c'est tout.

Pour ce grand œuvre, elle choisit méticuleusement la plus belle laine, la plus douce, la plus moelleuse. De la laine importée. Elle pouvait bien se payer un étranger, l'exotisme, ce n'est pas mauvais en soi. Et comme il ne parlerait pas...

Elle commença par le bas, parce que la tête demandait plus de réflexion. Elle se rappelait les leçons apprises au couvent et, en conséquence, évita soigneusement le rouge. Pour les pieds et les jambes, jusqu'aux genoux, pas de problème mais plus elle progressait, plus le rouge lui montait au visage. Un jour, crac ! elle fut bloquée. Elle savait faire les pouces, mais une verge ? Jamais on ne le lui avait appris. La forme dudit morceau ne l'embêtait pas : comme un pouce, mais un peu plus long ; non, ce qui la tourmentait, c'était plutôt la couleur, la texture, la consistance, bref, tous ces petits riens qui donnent de la personnalité à un homme. Ne voulant pas rester bloquée pour si peu, elle laissa tout ça en suspens pour un moment et contourna le problème. Elle confectionna les plus belles fesses de l'univers puis vérifia la longueur des jambes pour voir s'il pouvait se botter le cul. Magnifique ! Elle ajouta un tronc de mannequin avec de belles épaules carrées, droites, solides, des épaules qui habillent bien, un dos large, un poitrail musclé qu'elle s'amusa à garnir de poils de fourrure provenant d'un vieux collet irrécupérable. Tout ça d'une teinte bronzée pour qu'il ait l'air bien dans sa peau. Elle bourra le tout de vieux chiffons pour qu'il ne se sente pas tout à fait vide. Il prenait forme, cet homme, il prenait forme. Jusque-là, c'était bien prometteur.

Ne restaient que les deux gros morceaux, les plus importants : la tête puis ce problème toujours irrésolu... Elle prit une journée de repos avant de s'attaquer à la substantifique moelle de son homme.

Pour la tête, elle utilisa une matrice en bois, bourrée de papier mâché comme on en voit dans les vitrines, qu'elle
40 coiffa de sa perruque blonde reléguée aux oubliettes depuis

son célibat. Elle l'ajusta, peignit des yeux bleus, les rendit mobiles, tenta de corriger son sourire un peu figé, sourire qui la gênait quand elle y répondait presque malgré elle. Elle ne réussit qu'à lui donner un air bête qu'elle n'aimait pas, mais qu'elle trouvait tout de même plus naturel.

Contemplant son œuvre, elle vit que cela était bon. Un dernier détail à régler et il serait presque vivant. Dans un souffle d'inspiration qui la laissera ébahie longtemps après, elle trouva la solution à cette ultime préoccupation. Elle encercla le flasque appendice d'un fil de fer et le relia à la main droite du personnage. Elle s'amusa ensuite à manipuler le membre devenu viril, de bas en haut, de haut en bas, un sourire béat au visage.

Ce chef-d'œuvre de la nature était terminé, prêt à être exposé. Elle le trouva superbe. Avec lui, elle pourrait terminer ses jours en toute quiétude.

Elle le baptisa Adam, pour qu'il ne se prenne pas pour un autre un bon jour, puis elle déposa son crochet et s'abîma dans la contemplation de son homme.